
Ruth
Lillegraven
Tout est
à moi
roman traduit du norvégien
par Frédéric Fourreau
Gaïa
Noir

Titre original :
Alt er mitt
Éditeur original :
Kagge Forlag AS
© Kagge Forlag, 2018
Publié avec l'accord de Winje Agency A/S,
Skiensgate 12, 3912 Porsgrunn, Norvège

Photographie de couverture : © Stephen Carroll / Arcangel images

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15488-2

Ruth Lillegraven

Tout est à moi

...

roman traduit du norvégien
par Frédéric Fourreau

Gaïa

Tout est près, tout est loin.
Tout a été donné à l'homme en prêt.

Tout est à moi, et tout me sera repris,
Sous peu, tout me sera repris.
Les arbres, les nuages, les prés où je me promène.

Pär Lagerkvist,
Tout est plus beau dans le crépuscule (extrait).

PROLOGUE

Clara

1988

— Il y a eu un tel fracas lorsque la voiture a heurté la surface de l'eau que j'ai été surprise, en rouvrant les yeux, de constater que nous étions encore vivants. Même si je n'ai jamais pris l'avion, je crois qu'on doit ressentir la même chose quand on s'écrase. Une ou deux secondes après le choc, tout est devenu silencieux, et j'ai pensé que tout irait bien, que je flotterais, en sécurité, à l'intérieur de la voiture, comme si c'était un bateau, jusqu'à ce que quelqu'un vienne nous secourir. Mais l'eau a commencé à s'infiltrer par le système de ventilation et s'est mise à ruisseler de tous les côtés, et j'ai alors compris que personne n'aurait le temps de nous sauver.

Oh, excusez-moi, j'aurais dû commencer par le début… Voilà, c'était un mercredi, et notre professeur d'économie domestique étant malade, nous avions terminé les cours en avance. Je pouvais donc rentrer chez mon père, puisque c'est chez lui que j'habite. Mais Magne, mon beau-père, m'avait dit qu'on pourrait passer voir ma mère ensemble à l'hôpital, un jour, si je voulais. Elle avait été opérée pour un de ces petits problèmes de femme. Comme j'étais libre, c'était l'occasion. Alors, je me suis rendue à la ferme où vivaient Magne et maman.

Magne a paru content de me voir. Nous sommes montés dans sa voiture et avons suivi le chemin gravillonné de la ferme. Une fois sur la route principale, nous avons pris la direction de l'hôpital. Tandis que nous approchions de

Storagjelet, le soleil brillait face à nous, éclatant et aveuglant.

Oui, j'ai un peu de mal à me souvenir de tout, ça s'est passé tellement vite.

En tout cas, dans un virage, nous avons mordu la berge, de mon côté, et quitté la chaussée. Nous roulions sans doute trop vite, trop près de l'accotement. J'ai juste eu le temps de hurler avant que la voiture ne s'écrase dans l'eau. Magne a décroché ma ceinture et m'a crié que je devais baisser la vitre de ma portière et sortir. Je croyais qu'il ferait la même chose, mais quand je me suis retournée, j'ai vu qu'il était toujours assis sur son siège, raide et droit. Je n'ai pas compris pourquoi. J'ai essayé d'ouvrir ma portière de l'extérieur, en vain. On aurait dit qu'elle était verrouillée. J'ai alors tenté de faire le tour de la voiture, ce qui m'a pris un certain temps. Nous avions commencé à couler. J'ai tiré sur la portière de Magne, mais elle aussi était bloquée, j'ai donné des coups dans la vitre, essayant de capter son regard, mais il était assis là, immobile, tandis que la voiture s'enfonçait de plus en plus. Pour finir, j'ai dû me résoudre à l'abandonner et à nager vers la rive.

L'eau était beaucoup plus froide que je ne l'aurais cru, paralysante, et c'est avec peine que je suis parvenue à rejoindre la berge. Je me suis assise sur un rocher, toute tremblante. Et je me suis mise à hurler. Je ne crois pas en Dieu, mais comme on ne peut être sûr de rien, j'ai tout de même prié un peu. Puis Magne n'étant pas réapparu, j'ai fini par comprendre qu'il ne reviendrait pas, que je ne le reverrais jamais… Désolée, je ne devrais pas pleurer, mais c'est horrible de penser qu'il m'a aidée, alors que je l'ai laissé sombrer dans les profondeurs. Je me sens tellement coupable. Pauvre maman et pauvre Magne.

— Merci, Clara, dit le policier en désignant d'un mouvement de tête le soda et la petite brioche à la crème sur la table.

Il voudrait que je m'alimente, mais le simple fait de voir cette crème jaune me donne la nausée.

Le policier est sympathique, pourtant je me demande si ce n'est pas une de ces personnes qui ne comprennent pas, qui ne comprendront jamais.

Par la fenêtre, je vois des gens qui se garent et vont au cabinet médical, à côté de la mairie, où nous nous trouvons.

De l'autre côté de la rue, je vois une boutique. L'école. Et la maison de retraite. Autour se dressent les montagnes, qui nous protègent ou nous cernent.

Là-bas, derrière, s'étend le fjord.

— Je connais le reste de l'histoire, dit-il. Tu ne dois pas t'en vouloir, tu t'es extraite de la voiture et tu as essayé de sauver Magne, tu as fait ce que tu pouvais. Tout ce qui compte, maintenant, c'est que tu sois en vie et que tu ailles bien.

PARTIE 1

1

Haavard

"Quoi qu'il arrive, surtout ne divorce pas."

C'est ce que m'avait déclaré un ami divorcé, la veille au soir, devant une bière, avec la Premier League en bruit de fond. "Un divorce, ça coûte une blinde. Tu te retrouveras sur la paille. Imagine le pire scénario financier et multiplie le résultat par deux. Non, par trois ! Voilà ce que coûte un divorce."

D'accord, je vais m'accrocher.

La porte de la terrasse se referme brusquement. C'est la manière passive-agressive de Clara de me réveiller. À travers les rideaux blancs qui ondoient, je distingue vaguement sa silhouette haute et mince sur la terrasse de la chambre.

Clara est une créature routinière. Elle aime rester ainsi, pendant une minute ou deux, le matin, dans la même position du *Titanic* que quand nous prenons le ferry dans le Vestland.

Ces derniers jours, la chaleur s'est accumulée et vibre férocement dans l'air, ce qui est exceptionnel après l'hiver rigoureux que nous avons connu cette année et ce printemps qui n'en était pas un. À l'école des garçons, dans la rue, dans les magasins, partout, les gens ne parlent que du long hiver et de cette chaleur africaine particulièrement précoce.

En ce qui me concerne, je savoure. J'ai hâte que Clara en termine avec son projet de loi, ainsi nous pourrons peut-être aller faire un tour à Kilsund. Mes parents ne rajeunissent pas et il faut que nous remettions en état la cabane en vue des beaux jours.

— Il faut que tu te lèves, dit-elle en rentrant. Ou ils vont être en retard à l'école.

Cette semaine, c'est à nous de participer au groupe d'évaluation, et j'ai promis de m'en charger.

J'ai la nausée et un goût d'IPA dans le fond de la gorge. J'ai bu quelques bières de trop, hier. Il faut croire que je ne tiens plus du tout l'alcool.

Je garde les yeux fermés. Je fais semblant de dormir. Cela a toujours agacé Clara que je ne sois pas aussi matinal qu'elle. Mais cela ne signifie pas non plus que je suis incapable de me lever et d'emmener les enfants à l'école. D'ailleurs, la plupart du temps, c'est moi qui m'y colle.

— Haavard ? dit-elle en me donnant un coup de genou dans la cuisse, ce qui n'est pas indolore.

— Hé, mais qu'est-ce qui te prend ? je râle. Tu verses dans la maltraitance ?

Elle soupire.

— J'ai une réunion importante à 8 heures et il faut que je parte tout de suite.

— Et moi, je suis de garde toute la nuit, je marmonne.

— Tu n'es pas le seul à sauver des vies.

Je me redresse, glisse mes jambes hors du lit et bâille.

— Les enfants ont pris leur petit-déjeuner ?

— Ils n'ont pas encore terminé.

Elle se dirige vers la salle de bains, qu'elle considère comme son domaine privé, pour adopter sa mine d'employée de ministère. Soudain, le diable s'empare de moi. Je bondis, sprinte et me faufile devant elle. Sans refermer la porte derrière moi, je relève l'abattant et envoie un jet d'urine dans la cuvette.

Elle ne dit pas un mot.

Pourquoi faut-il toujours qu'elle traîne à la maison, à rabâcher qu'elle va être en retard et que je dois me dépêcher ? Pourquoi doit-elle toujours me surveiller et être sur mon dos, comme si je n'avais pas l'habitude d'être seul avec les enfants ? Et alors que c'est elle qui n'est presque jamais là.

Depuis qu'elle travaille à sa nouvelle proposition de loi, elle appelle seulement pour dire qu'elle rentre dîner, jamais pour prévenir qu'elle ne rentre pas.

Je sors de la salle de bains en sifflotant.

Sans m'accorder un regard, elle entre et verrouille la porte derrière elle.

Je m'habille et descends au rez-de-chaussée.

Les garçons sont assis à table. La vue de ces petits corps en pyjama m'apaise, comme toujours. Leurs cous fins, les cheveux en pétard de Nikolai, les boucles sur la nuque d'Andreas, tout cela m'émeut.

Jusqu'à ce que je constate qu'ils mangent des Choco Pops et qu'ils ont chacun leur iPad allumé.

— On avait dit seulement le week-end, je gronde en désignant le paquet de céréales. Vous le savez. Ces cochonneries sont aussi nourrissantes que leur emballage en carton.

— C'est maman qui nous a dit qu'on avait le droit, s'écrient-ils en chœur.

J'ouvre le placard et en sors une pilule de paracétamol que je fais passer avec du lait, directement à la brique.

— Et que dit mamie quand elle vous voit avec vos iPad ?

De nouveau, les garçons crient en chœur :

— Que ça va nous rendre idiots !

— Non, elle dit que vos yeux vont devenir carrés.

Les garçons engloutissent leurs petits coussins chocolatés baignant dans le lait, qui est à présent marron clair, et se querellent à propos d'un jeu, Fortnite, pour lequel ils n'ont manifestement pas l'âge requis.

Clara nous rejoint.

— Des Choco Pops ? dis-je en haussant les sourcils. Non mais franchement ?

— Ils refusaient de manger autre chose. Et puis tu n'étais pas là, je n'allais tout de même pas les laisser partir à l'école le ventre vide.

— Mon Dieu, je marmonne.

Tout à coup, les garçons se lèvent de table et disparaissent dans le couloir.

Je les appelle :

— Hé ! Où est-ce que vous allez comme ça ? Revenez ! Tout de suite !

Ils réapparaissent aussitôt, avec chacun un rameau de lilas dans la main. Je m'apprête à les réprimander pour être sortis de table et avoir cassé des branches de lilas, mais me ravise. Ils sont tellement fiers et mignons.

— Un pour maman et un pour papa, dit Nikolai, tandis qu'Andreas arbore un large sourire partiellement édenté. Maintenant, vous arrêtez de vous disputer.

— Oui, dis-je. Et merci beaucoup, vous êtes très gentils.

Je vais chercher un des scalpels de mon travail que je garde dans notre tiroir à bazar et l'utilise pour couper les feuilles. Mais sur le deuxième rameau, la lame du scalpel glisse malencontreusement et je me taillade l'extrémité d'un doigt.

— Merde !

— Tu ne devrais pas laisser ces scalpels traîner n'importe où, je te l'ai déjà dit des tas de fois, grommelle Clara.

— Merci, mais je pisse le sang.

— Papa, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande Nikolai.

— Putain de bordel ! je lâche avant de me reprendre. Je me suis juste coupé le doigt.

— Ça fait mal ?

— Un peu. C'est une chance que je sois médecin, comme ça, je vais pouvoir me recoudre tout seul, dis-je en essayant de dédramatiser la situation.

Mais ils ne semblent guère convaincus.

— Tu ne pourrais pas être un peu plus prudent ? lance Clara, avec son empathie légendaire.

Elle est toujours tellement frustrée quand nous nous blessons, les enfants et moi. Je crois qu'elle considère ça comme un signe de faiblesse.

J'examine mon doigt, déchire un morceau d'essuie-tout que j'enroule autour et m'efforce de redevenir le papa dur au mal que je suis censé être.

— On n'a pas le droit de dire des gros mots, papa, fait remarquer Andreas.

— Mais tu vas bien ? demande Nikolai.

— Salut, dit Clara en traversant la cuisine et le couloir à pas rapides.

Elle sort en claquant la porte. Alors, je peux enfin me détendre et sourire pour de bon aux enfants.

Voilà, c'est nous. Voilà ce que nous sommes devenus.

2

Clara

Un ministre n'appelle presque jamais lui-même. La coutume veut que ce soit Vigdis, la secrétaire du ministre de la Justice Anton Munch, qui m'appelle pour me demander si je peux passer.

Le ton est poli, mais la question purement rhétorique.

Il faut que tu viennes. Et *pronto*.

— J'arrive, dis-je.

Aussitôt, je me lève, rajuste ma tenue et range le document sur lequel je suis en train de travailler. Mon troisième enfant. Une proposition de modification de la législation norvégienne. Le projet de loi 220 L. Soixante-dix-huit pages de texte. Onze chapitres. Antécédents, objectifs, législation en vigueur, évaluations et suggestions. Puis les observations et, pour finir, la proposition de texte de loi.

Et tout à la fin, la formule standard absolument absurde *Nous, Harald, roi de Norvège*.

La proposition de loi vise à responsabiliser davantage le personnel de toutes les instances publiques, telles que les hôpitaux, l'Aide sociale à l'enfance, les maternelles et les établissements de protection maternelle et infantile, afin de les inciter à signaler les cas où des violences ou des abus sexuels sont suspectés.

Partout, le devoir d'alerte s'est effacé devant le secret professionnel.

Cela a assez duré. À partir de maintenant, il faut que cela change.

La proposition est pour ainsi dire prête. Il ne me reste plus qu'à ajuster et polir le texte, comme si c'était une sculpture et que je voulais qu'elle brille.

J'ai mis à un point d'honneur à éviter les ambiguïtés qui caractérisent la plupart des textes que produisent les juristes tels que moi, avec leurs successions de virgules et leurs phrases interminables qui embrouillent le lecteur. Le genre de bouillie illisible sur laquelle les responsables de la communication s'arrachent les cheveux quand ils doivent rédiger des communiqués de presse. C'est pourquoi, au fil des ans, toute une série de consultants externes ont été recrutés afin de nous apprendre à communiquer dans ce qu'ils appellent un langage clair.

Alors c'est ce qu'ils auront : un langage clair.

Je traverse les couloirs, accompagnée du bruit de mes talons qui martèlent le parquet en bois brun, tandis que je me dirige vers la section des politiciens. Les autres départements doivent se contenter d'un simple linoléum, mais ici, dans le saint des saints, le sol est habillé d'un parquet en teck à joints noirs.

La première chose que je croise en arrivant chez les politiciens, c'est ce stupide ours polaire empaillé, dressé sur ses deux pattes arrière, probablement abattu sur les marches d'une église au Svalbard. Il a le dos droit et le regard fixe. Je lui arrive à peine à la poitrine.

Pendant longtemps, j'ai travaillé directement pour le compte du ministre de la Justice, sans suivre la voie hiérarchique ordinaire. Ces derniers mois, je me suis rapprochée de Munch, et par la même occasion de mon but.

Toutes les objections et les questions émises par les dirigeants ont été réglées ces derniers jours. Même si la proposition doit faire l'objet d'une consultation avant d'être présentée devant le Parlement, à partir du moment où le ministre a donné sa bénédiction, le plus dur est fait.

Dans un ministère, on sait rapidement si on est dirigé par un leader ou non. Munch est ici depuis un an, suffisamment

longtemps pour que chacun ait pu constater qu'il adore se mettre en scène. Pour ma part, j'ai adopté une position plus indulgente que la plupart de mes collègues, en raison de mon projet de loi.

Le point culminant a été atteint il y a une semaine, quand nous nous sommes réunis dans son bureau. Il s'est renversé dans son fauteuil, a mis ses mains derrière la tête et a déclaré :

— OK, Clara. Je valide.

Il était assis à son bureau marron avec les étagères assorties en arrière-plan, comme maintenant.

Les œuvres d'art qui étaient accrochées aux murs, il s'en était débarrassé tout de suite après qu'on lui avait remis les clés de son bureau. À la place, il avait fait installer un immense écran plat et décoré la pièce avec des centaines d'hélicoptères, d'ambulances et de camions de pompiers miniatures, une chose dont les journalistes se font volontiers l'écho dans leurs articles.

Le bureau en teck luisant, les fruits, les tasses à café blanches, l'écran, les classeurs derrière lui, les cactus de *Se og Hør*, les piles de documents, rien de tout cela n'est sensationnel. Pourtant, l'homme assis derrière ce bureau est l'un des plus puissants du pays de par ses fonctions.

— Entre, dit-il sans détourner les yeux de son téléphone.

— Bonjour, Clara, dit une voix.

C'est seulement à ce moment-là que je remarque Ernst Woll, de l'autre côté de la table de réunion, comme caché dans un coin de la pièce.

Presque tous les membres de la direction politique sont des hommes. Woll est le plus mordant d'entre eux, et c'est aussi le seul juriste. Il s'est vu attribuer le plus vaste de tous les bureaux et occupe le rang le plus élevé.

Autrefois, il n'y avait qu'un ministre et un secrétaire d'État. À présent, il y a toute une horde de secrétaires d'État, plus un conseiller politique. Tous font du zèle pour obtenir les

bonnes grâces du ministre de la Justice. C'est à celui qui travaillera le plus dur, à celui qui sera le plus présent.

En politique, les gens doivent tout le temps montrer qu'ils ne sont pas là pour rien. Pour y parvenir, ils se mêlent de tout. Ce qui a pour conséquence que les secrétaires d'État sont constamment en retard dans leur travail et qu'ils monopolisent du personnel qui serait plus utile ailleurs.

Tandis que le ministre, en tant que figure de proue, se consacre à la défense de ses décisions dans les médias et sur Facebook, les secrétaires d'État assistent à des réunions, travaillent avec les agents administratifs et se chargent de la plupart des décisions politiques.

Toutefois, je suis parvenue à convaincre Munch de s'engager dans mon projet de loi. Et à éviter Woll. Jusqu'à maintenant.

— Nous n'allons pas te retenir longtemps, dit Woll.

— Très bien, je réponds.

— Bon, Clara, dit Munch en levant enfin les yeux de son téléphone. Notre proposition de loi a fait l'objet de discussions au Conseil des ministres…

Silence.

— Et ? dis-je, en me rendant soudain compte que ce n'est pas le genre d'échange auquel je m'attendais.

Les deux hommes se regardent. Munch semble mal à l'aise. Woll hausse les épaules, comme pour signaler qu'il faut en finir avec cette affaire.

— Eh bien… nous allons devoir mettre ce projet en suspens, finit-il par lâcher.

Les poils de mes bras se hérissent sous les manches de mon chemisier en soie blanc.

— Que veux-tu dire ? je demande d'une voix éplorée. Les ministres ont pourtant lu et approuvé tous les rapports que j'ai rédigés, n'est-ce pas ?

— Ce sont des choses qui arrivent constamment, tu le sais très bien. C'est une proposition controversée. Nous sommes un

gouvernement de coalition. Les autres estiment que c'est trop radical et j'ai des affaires plus urgentes à régler pour l'instant.

— Mais cette proposition pourrait être la plus importante de ton mandat, dis-je. Ont-ils conscience de ce que ça signifierait pour les plus vulnérables d'entre nous ?

Derrière mon dos, Woll émet un petit ricanement.

— Parfois on gagne, parfois on perd. Dossier classé, m'interrompt-il.

Je perçois une pointe de jouissance dans sa voix.

Ils sont ainsi. Tout est question de pouvoir.

Tout peut se négocier. Tout peut s'obtenir par la force.

— Le ministre a dit ce qu'il avait à dire. Merci de t'être déplacée, ajoute Woll en se levant, comme pour m'expulser.

Munch se concentre à nouveau sur son portable, sans m'adresser un regard.

Je tourne les talons, presque surprise que mon corps obéisse. Je quitte la pièce et passe devant le bureau de la secrétaire de Munch, où trône un saladier de fruits deux fois plus gros que dans les autres départements.

Je passe devant l'ours polaire, soudainement effrayant avec son air faussement amical.

Devant la collection d'hélicoptères et de véhicules de secours. Je sors du département, suis les couloirs.

Finalement, j'arrive dans mon bureau, ferme la porte, m'y adosse et me laisse glisser jusqu'au sol, où je reste assise, le menton sur les genoux.

Haavard me surnomme le Glaçon. Lui qui pleure pour un oui, pour un non.

Je crois que je n'ai pas pleuré depuis trente ans, et je n'ai pas non plus l'intention de le faire aujourd'hui. Pourtant, j'enfouis mon visage dans mes mains et appuie sur mes yeux avec les extrémités de mes doigts. J'essaie de contrôler ma respiration, en vain.

Quand j'avais treize ans, un an après l'accident, j'ai commencé à passer des nuits seule dans une cabane. Trois, quatre

nuits d'affilée. Je me préparais à manger, je faisais du feu dans le poêle, je lisais, je me promenais.

Une fois, je me suis mis en tête d'aller à Trollskavlen. Ce fut une marche longue et fastidieuse, mais mon père m'avait expliqué où il avait l'habitude d'aller quand il était enfant. J'avais regardé sur la carte et je savais que je pouvais y arriver. Et c'est ce que j'aurais fait, si le soleil radieux qui brillait dans le ciel au moment de mon départ n'avait disparu derrière une épaisse couverture nuageuse.

Alors que je ne me trouvais plus qu'à quelques centaines de mètres du sommet, un brouillard opaque s'installa peu à peu.

Au début, je ne vis plus le sommet. Puis je ne vis plus rien du tout.

Tout était blanc.

Je sortis ma boussole et ma carte et pris ce que je supposai être la bonne direction. Pour finir, j'arrivai au pied d'une pente abrupte qu'il me semblait avoir gravie plus tôt. Alors, je me retournai et commençai à descendre, le dos plaqué contre la paroi, jusqu'à ce que je me retrouve bloquée là, les membres écartés, comme une sorte de Spiderman, au milieu de la montagne. Je n'avais plus la possibilité ni de monter ni de descendre.

J'étais arrivée sur la corniche, comme les moutons dont mon père m'avait parlé. Ils se retrouvaient coincés là, sur cette petite étendue de verdure, accrochée à la paroi de la montagne noire. Et ils bêlaient, encore et encore.

Parfois, on parvenait à les récupérer, quand on les découvrait à temps. D'autres fois, il n'y avait d'autre solution que de les abattre.

Maintenant, c'était moi qui me trouvais là. Il y avait plusieurs mètres de vide au-dessous de moi et pas de place pour poser les pieds.

Au bout d'un moment, j'entrepris quand même de descendre, prudemment, un pied après l'autre. Une main après l'autre.

Je parcourus ainsi un ou deux mètres. Puis je basculai dans le vide.

Lorsque j'atterris sur le sol, je demeurai étendue, immobile, pendant plusieurs minutes, respirant difficilement, avant d'être en mesure de vérifier que je n'avais rien de cassé.

C'est cette même sensation que j'éprouve en ce moment, sur le sol de mon bureau, au ministère de la Justice, trente ans plus tard.

Je me suis tant investie dans ce projet de loi. Il était plus important pour moi que tout le reste.

Maintenant, ces deux idiots me l'ont enlevé, ils ont tout gâché. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils font.

3

Haavard

À peine ai-je enfilé ma chemise blanche et franchi les portes du service que je comprends que cette garde sera un véritable marathon. Toute la ville est sortie profiter du beau temps. Nous en récoltons les fruits, sous forme de blessures et de maladies. Les patients affluent continuellement. 15 h 35 : une fillette en coma diabétique. 16 h 21 : un petit garçon en pleine crise d'asthme et choc allergique. 16 h 53 : un frère et une sœur blessés dans un carambolage. 17 h 20 : un enfant de six ans dans un état de déshydratation avancée.

Et puis, à 18 h 53, une nouvelle famille débarque.

L'homme a la trentaine et porte dans ses bras un garçon de quatre ans. Ils sont probablement d'origine pakistanaise, peut-être afghane. L'enfant porte un short bleu et un tee-shirt rouge. Il a un pansement de *Star Wars* à l'index de la main droite. Des ongles crasseux. Un bracelet fait de petites perles avec des lettres imprimées dessus. Une petite tête. Des cheveux noirs avec des reflets bleutés.

Il semble être inconscient.

— Je veux parler au docteur ! crie le père.

Il porte une casquette et un maillot bleus de Chelsea, sa peau est ravagée par de vieilles cicatrices d'acné.

Roger surgit juste derrière, essoufflé et accompagné d'effluves d'après-rasage. C'est un parfum sucré et démodé. Peut-être un Jean Paul Gaultier, un de ces flacons en forme de torse d'homme, en maillot de marin ou Dieu sait quoi.

Bien entendu, je n'ai rien contre les homosexuels ni contre les infirmiers. Roger est d'ailleurs un excellent professionnel.

Habile, expérimenté, chaleureux et attentionné. Un homme aux nombreuses qualités. Mais il faut toujours qu'il abuse du parfum.

— J'ai essayé de lui expliquer que j'allais les prendre en charge, dit-il. Ils auraient dû aller aux urgences. Mais il est venu directement ici avec son enfant. Et maintenant, on ne va tout de même pas les chasser, si ?

— Non, je réponds.

Ici, à Ullevål, nous avons la meilleure équipe de traumatologues du pays. Les autres hôpitaux nous envoient leurs cas les plus graves, généralement en ambulance, en passant par l'accueil principal. Mais il arrive de temps en temps que des gens nous amènent eux-mêmes leurs enfants. Ceux qui savent où se situe le service pédiatrique n'hésitent pas à venir nous trouver directement.

— Je suis le médecin de garde, dis-je au père, le plus diplomatiquement possible. Qu'est-il arrivé à votre fils ?

— Tu es aveugle, docteur ?

Le père se plante juste devant moi, les yeux emplis de terreur et de rage. Il me rappelle les enfants des rues qui débarquaient parfois dans la cour de notre école, à Vinderen, le quartier d'Oslo où j'ai grandi.

— Tu vois pas qu'il est évanoui, docteur ? Il se réveille pas !

La mère porte un hidjab, mais un pantalon de jogging dépasse sous son *salwar kameez*. Elle parle et gesticule. Son mari lui dit quelque chose dans une langue que je ne comprends pas. Elle se calme.

L'enfant est extrêmement petit et maigre, avec son bassin étroit et son cou tout fin. Il a les mêmes baskets bleu et orange qu'Andreas, sauf qu'elles sont élimées, sales et trouées au niveau du gros orteil.

— Quel âge a-t-il ? je demande en prenant l'enfant des bras de son père pour le poser sur la table d'examen.

Sa mère me regarde d'un air implorant et lève les mains. Ses jointures sont blanches.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il est tombé, répond le père. D'un arbre. Mais depuis il dort. Et il ne veut pas se réveiller ! Fais quelque chose, docteur !

Je fais signe à Roger d'aller chercher du renfort.

— On va l'envoyer passer un scanner, dis-je discrètement.

La mère éclate en sanglots, le père lui crie quelque chose. Je m'arrête brusquement. Je dois garder mon sang-froid. Une, deux, trois secondes. L'enfant est inconscient. Derrière la fenêtre, les oiseaux chantent et me donnent envie de sortir prendre l'air.

J'éprouve une sensation d'urgence, comme quand vous comprenez que les maux de tête de votre patient sont en réalité dus à une tumeur cérébrale, que ses douleurs dans la nuque révèlent une leucémie et que vous allez devoir lui annoncer une nouvelle qu'il n'a pas envie d'entendre.

Cette sensation m'enveloppe comme un courant d'air froid.

Je me penche sur l'enfant. Il sent le vomi. Mais aussi la poussière, le soleil et autre chose encore, le chewing-gum, le dentifrice, le shampooing et une vague odeur de gingembre, d'ail et de curry.

— Allez faire un tour, dis-je aux parents. Je vais bien m'occuper de votre fils.

Ils paraissent sceptiques, mais sortent quand même de la pièce. Quelques minutes plus tard, Sabiya me rejoint.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande-t-elle, hors d'haleine.

Sabiya mesure à peine plus d'un mètre cinquante-cinq et, quand elle se déplace, avec sa démarche légère et silencieuse, on dirait qu'elle flotte au-dessus du sol. Elle a les cheveux longs jusqu'aux épaules, toujours soyeux, maintenus avec une broche. Ses doigts sont dénués de bagues et de vernis à ongles, conformément au règlement. Tous ses mouvements sont efficaces, mais gracieux. Ses hanches étroites, la courbe de sa nuque.

— Je ne sais pas, je réponds. Commotion cérébrale sévère, dans le meilleur des cas. Il a chuté d'un arbre.

Elle garde le silence et observe l'enfant avec une expression étrange.

— Bien, finit-elle par dire.

Puis elle commence à le dévêtir et fait signe à Roger et à Bente, une autre infirmière, d'approcher.

J'adresse un clin d'œil à Bente, dans le dos de Sabiya. Elle rougit, comme d'habitude.

Sabiya a la manie de déshabiller les patients pour les examiner. Il y a quelques semaines, elle nous a fait un exposé lors d'une réunion matinale, avec un PowerPoint agrémenté de clichés de dos lacérés de coups de cravache, de bouches tuméfiées et de radios de jambes brisées. Certes, nous voyons ce genre de choses pendant nos études. Mais une fois que nous commençons à travailler, nous sommes tellement pressés qu'il est facile de passer à côté de ces signes. "C'est pourquoi nous devons être vigilants et prendre quelques secondes supplémentaires afin d'examiner ces personnes qui, apparemment, sont venues pour autre chose", a-t-elle dit, sur un ton quelque peu contrit.

À présent, elle se penche en avant et remonte la manche du pull du garçon.

— Merde, je lâche en voyant les marques bleues du côté intérieur de son bras.

Sabiya va chercher une paire de ciseaux et se met à découper ses vêtements.

D'autres ecchymoses. Sur les épaules et sur les cuisses.

Je prends une grande inspiration.

— Bordel de merde.

— En effet. Aucun doute possible, dit Sabiya.

Elle est d'un professionnalisme impressionnant. Avec l'aide de Roger et de Bente, nous allongeons le garçon sur un lit et partons en trottinant dans les couloirs en direction du service des urgences, où le scanner doit être pratiqué. C'est dans ce genre de situations que j'apprécie particulièrement la présence de Roger. Personne n'a plus l'expérience du front que

lui, personne n'a porté plus de blessés ni sorti plus de patients de l'ambulance que lui.

Le scanner est réalisé à 19 h 40. Sabiya et moi attendons les clichés avec impatience. D'autres collègues se joignent à nous. Des radiologues et des anesthésistes.

Tout à coup, nous entendons des pas derrière nous. Le père débarque brusquement, il a dû nous suivre.

— L'accès est interdit, dis-je sur un ton décidé en me portant à sa rencontre.

Il s'arrête dans l'embrasure de la porte.

— Tu as dit quoi, docteur ?

— Vous devez patienter à l'extérieur.

— Sale raciste, proteste-t-il.

— Les règles sont les mêmes pour tous, je réplique sèchement.

L'homme s'éloigne de la porte à contrecœur, mais se met à tourner en rond dans le couloir, comme un taureau furieux.

Quand je me retourne, Sabiya se tient face à moi et me fixe d'un drôle d'air.

— Tu le connais ? je demande.

Elle acquiesce, mais ne dit rien. Quelques instants plus tard, les images arrivent enfin. Ce doit être la première fois que j'entends Sabiya jurer. Je me penche au-dessus de son épaule et observe la grosse tache sombre sur le cliché.

Une sorte de tache d'encre inquiétante.

— Hémorragie intracérébrale traumatique, je constate. Il faut qu'on l'opère de toute urgence.

Sabiya hoche la tête, les yeux brillants, les lèvres pâles.

Nous reconduisons l'enfant dans notre service, talonnés par le père.

Une fois de retour dans nos locaux, les anesthésistes arrivent et relèvent sa pression artérielle, son pouls, sa saturation en oxygène et son rythme cérébral sur l'écran de contrôle. Ils préparent l'anesthésiant, l'intubation et l'aide respiratoire.

Les parents entrent dans la pièce, la mère est en pleurs. Le père crie que nous devons nous remuer, faire notre boulot. Roger sort avec lui dans le couloir et essaie de le calmer.

Sabiya s'approche du gamin et lui caresse délicatement la joue, là où il y a des traînées de larmes sur sa peau pleine de poussière. Puis elle prend la petite main avec le pansement de *Star Wars* dans la sienne et se met à lui parler doucement et à voix basse en punjabi. Le garçon est allongé là, chétif, livide, incapable d'expliquer ce qui lui est arrivé ou ce qu'il ressent. Mais tout va s'arranger. Il le faut. Bientôt, il ouvrira les yeux et guérira peu à peu. Les prochains jours, je passerai le voir régulièrement, je prendrai le temps de discuter et de plaisanter avec lui, je le verrai récupérer, retrouver le sourire et reprendre confiance.

Tout à coup, son pouls commence à ralentir, sa saturation en oxygène chute.

Merde, je pense. Merde, merde, merde. Le désespoir s'empare de moi. On ne peut pas le perdre maintenant.

L'anesthésiste procède à une dénudation veineuse dans le bras du garçon pour pouvoir lui injecter de l'adrénaline.

— On va devoir lui faire une transfusion de toute urgence, dis-je à Roger.

Nous le mettons sous perfusion afin de lui administrer encore d'autres médicaments. Le but est de maintenir sa pression artérielle. Le garçon est conduit en salle d'opération. Sabiya et moi suivons le convoi en trottinant. Devant la salle d'opération, les anesthésistes prennent le relais, nous devons nous retirer.

Il est 21 h 10. Personne ne dit mot. Sabiya fait les cent pas. Je vais à la fenêtre. Le tram remonte Sognsveien en ferraillant. Des voitures s'arrêtent au feu rouge, en direction de Kirkeveien. Les gens trinquent à l'arrivée de l'été aux terrasses des restaurants, dans le quartier de Majorstuen, d'un côté, et dans celui de Torshov, de l'autre. Et tandis que la vie suit son cours habituel, le petit garçon quitte la salle d'opération.

Le neurochirurgien, qui est un des plus expérimentés de l'hôpital, secoue la tête.

— L'hémorragie est énorme, incompatible avec la vie.

J'ai envie de m'effondrer à terre et de pleurer.

Ce gamin aura vécu quatre ans. Quatre années de mauvais traitements.

Ils le reconduisent dans sa chambre.

— Il va falloir qu'on informe ses parents, dis-je. Et sa mère ne parle pas norvégien.

Dès l'instant où je prononce ces paroles, je comprends à quel point je suis lâche et pathétique. Je viens de me décharger sur Sabiya.

Sans répondre, elle emmène les parents à l'écart.

Le père donne un coup de poing dans le mur. La mère éclate en sanglots. Sabiya lui caresse le dos. Nous les observons à distance, embarrassés. Un autre scanner sera réalisé plus tard afin de vérifier que l'irrigation sanguine du cerveau a cessé. Ensuite seulement, il sera déclaré mort. Tout cela requiert du temps et n'aura probablement lieu que demain. Nous allons aussi devoir aborder le sujet du don d'organes avec ses parents. Nous leur accordons un peu de répit avant de les interroger, mais nous ne pouvons pas non plus attendre trop longtemps.

Notre groupe semble plus affecté que d'habitude. Certes, nous sommes tous solidaires. Certes, c'est douloureux. Mais nous avons aussi d'autres patients, des enfants qui attendent et dont nous n'avons pas pu nous occuper pendant tout ce temps. Cet état d'exception ne peut se prolonger indéfiniment.

Soudain, le père arrive vers nous en courant. Bente essaie de poser une main sur son épaule, mais il la repousse.

— Je suis navré, dis-je.

— Où est la salle de prière ?

Je m'abstiens de dire ce que je pense. Un père qui a battu son fils à mort n'a pas sa place dans une salle de prière. Il n'y a pas de pardon pour ce qu'il a fait. Je tourne les talons.

— Bente, je murmure. Tu veux bien lui indiquer le chemin ?

Dès l'instant où son dos disparaît derrière les portes vitrées, je plaque mes mains contre le mur, baisse la tête et expire profondément.

Une fois, deux fois, trois fois.

4

Clara

Aujourd'hui, je n'ai envie de parler à personne, pas même à papa. Mais j'ai l'habitude de l'appeler chaque jour. Il s'inquiète s'il n'a pas de mes nouvelles. Alors, une fois les garçons couchés, je lui passe un coup de fil.

— Salut, ça va ? je demande, lorsqu'il décroche.

Je l'imagine, debout devant la fenêtre, observant le fjord, tandis qu'il me parle. Papa aime contempler le paysage. Regarder bêtement, comme disait ma mère. J'ai sans doute hérité ça de lui.

— Mouais, répond-il d'une voix faible.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne me sentais pas très en forme, alors je suis allé chez le médecin.

— Ah bon ? dis-je en ressentant à nouveau ces picotements au cuir chevelu.

Il marmonne quelque chose, si bas que je n'arrive pas à l'entendre distinctement.

— Papa, tu veux bien parler un peu plus fort ?

— Oui, bien sûr. Ils m'ont transféré ici en ambulance, dit-il.

— Quoi ? – Je m'effondre sur le sol pour la deuxième fois de la journée. – Où ça, ici ?

— À l'hôpital. Ils pensent que j'ai pu faire une petite attaque ou quelque chose de ce genre… Tu es toujours là ?

— Oui, dis-je en me raclant la gorge.

J'ai la tête qui tourne.

— Tout va bien, poursuit-il sur un ton qui indique le contraire. Mais, en tout cas, je vais devoir rester ici cette nuit,

peut-être même un peu plus. Les voilà qui reviennent. Ils vont me faire passer quelques examens. On se parle plus tard.

Au moment où je raccroche, je réalise que quelque chose d'humide coule de mes yeux, quelque chose que je n'arrive pas à arrêter.

Puis Haavard m'appelle.

5

Haavard

— Oui, dit Clara, d'une voix vaseuse.

Elle s'est probablement assoupie sur son Mac, comme souvent.

Il est 21 h 40. Sa mauvaise humeur du matin devrait être oubliée, à présent, même si elle est plutôt de nature rancunière.

— Clara. Tu peux aller voir si les garçons dorment bien ?

— Comment ça ?

Elle ne semble pas en colère. Juste fatiguée et triste.

— Tu peux aller jeter un coup d'œil ? Histoire de t'assurer que tout va bien…

— Non, mais franchement, je suis assise dans le salon depuis que je les ai couchés et je ne les ai pas entendus. Je te rappelle que ce sont de gros dormeurs, comme toi. Ils ne se réveilleraient même pas si un avion de chasse passait le mur du son juste au-dessus de la maison. Qu'est-ce qui te prend ?

Je déglutis.

— Il est arrivé quelque chose ?

Je suis seul dans le noir, dans une buanderie du service. Cette fois, je craque.

— Un putain de gangster avec un maillot de Chelsea, gonflé aux stéroïdes…

— Là, je suis complètement larguée.

— Il s'est pointé avec son fils de quatre ans. Il a expliqué que le gamin était tombé d'un arbre. On a examiné le garçon et on s'est aperçus que sa peau était couverte de bleus et de plaies variées… Le scanner a révélé une hémorragie intracérébrale massive. Maintenant, le gamin est là, en état